

Elisa Delbarre

LES SANS-SOMMEILS

Il lui avait dit « pour la nuit », ça lui prenait parfois, mais finalement, il l'avait laissée repartir un peu avant vingt-deux heures. Enfin, pas vraiment. En fait, il s'était endormi vers vingt et une heures trente, et comme il semblait peu probable qu'il se réveille avant le lendemain, elle avait jugé tout aussi bon de s'en aller. Il n'avait rien fait pour l'en empêcher, elle pouvait donc bien affirmer qu'il l'avait laissée partir. Elle serait restée s'il avait eu la bonne idée, pour lui, de cacher un peu mieux son portefeuille. Mais, comme il l'avait posé sur une chaise, bien en évidence, à côté du lit, elle n'avait eu qu'à se servir. Ce n'était pas une voleuse, il y avait près de trois cent euros en coupures de vingt, mais elle n'avait pris que ce qu'elle lui demandait, chaque fois qu'elle venait : quatre-vingt euros. Quatre billets bleus qu'elle avait froissés entre ses doigts, pour entendre le bruit de l'argent gagné, avant de les glisser dans son sac, et de partir sur la pointe des pieds.

La journée avait été longue pour elle. Exceptionnellement, elle avait dû commencer à quatorze heures, pour un client à l'autre bout de Paris, qui avait jugé plus naturel de la faire se déplacer en plein milieu d'après-midi, plutôt que de prendre rendez-vous, comme tout le monde, en soirée. Et pour le reste, l'été empirait encore sa tâche, déjà peu glorieuse. Elle n'avait même plus envie d'y repenser. Après tout, la sueur et les odeurs, ce sont des choses qui partent très bien sous la douche. Et puis elle avait gagné cent quatre-vingt euros aujourd'hui, et, comme elle avait payé son loyer la semaine dernière, cet argent lui était entièrement réservé. Cent quatre-vingt euros pour elle toute seule. Elle essaya d'en rire, ou au moins d'en sourire, en descendant dans le métro, mais c'en était bien fini de l'euphorie malsaine des premiers mois.

Désormais, elle se contentait de survivre.

On était dimanche soir, les rues de Paris étaient calmes, et dans la station de métro elle dut attendre la rame un moment sur le quai. Il n'y avait, à part elle, qu'un clochard effondré sur un siège, qui reluquait ses jambes nues avec gourmandise. Elle s'en rendait à peine compte. Ayant

vu sur la pendule que le métro suivant n'arriverait que dans sept minutes, elle avait repris dans son sac le livre qu'elle avait commencé le matin même, et avait immédiatement fait disparaître de sa vue le reste du monde.

Il s'était écoulé des années avant qu'elle ne pense à acheter ce roman de Musset au si joli titre, et désormais, elle savait qu'elle avait fait une grande erreur : elle aurait dû se plonger beaucoup plus tôt dans son œuvre. Mais elle gardait un souvenir amer de l'étude forcée de *Lorenzaccio* en classe de troisième, et cela l'avait fâchée avec le grand écrivain pendant un long moment. Qu'importe, l'erreur était maintenant réparée.

La rame était presque déserte. Elle s'interrompit un instant pour se trouver un siège. À la station suivante, une famille chargée de bagages vint s'asseoir à côté d'elle.

-Excusez-moi, mademoiselle, c'est bien en direction de Gare du Nord ?

Elle releva la tête pour considérer la jeune femme.

-Oui, oui. Pas de problème.

-Merci beaucoup.

Elle retourna à sa lecture, non sans penser qu'elle avait l'air bien sérieuse, avec son livre de poche et son petit air tranquille. Si cette pauvre femme savait à qui elle venait de s'adresser...

Elle avait compris depuis longtemps que se cacher derrière un livre était le meilleur moyen de faire bonne impression sans trop attirer les regards. Sans livre, elle avait l'air louche : jupe trop courte, cheveux trop décoiffés, yeux étranges qui regardaient avec trop d'attention par terre... Lire présentait donc ces deux avantages d'oublier le monde et de se faire oublier de lui.

-Zoé, n'embête pas la demoiselle, s'il te plaît.

La jeune fille releva la tête. Une fillette d'environ cinq ans s'amusa avec les franges de son sac.

-Ce n'est rien, répondit-elle au père en souriant.

Zoé était brune, à moitié endormie, et tenait sur ses genoux un sac à dos trop lourd pour elle. Quand le métro arriva Gare du Nord, elle se leva, et suivit ses parents, docilement. La jeune fille ne lisait plus. Elle regardait la fillette s'éloigner, et repensait à ce délicieux prénom qu'elle venait d'entendre.

Zoé...

La rame s'ébranla, et l'entrée dans le tunnel lui renvoya son reflet dans la vitre. Elle détourna bien vite le regard tant elle détestait avoir à s'affronter. Elle ne revint pourtant pas à son livre, de toutes façons, elle n'avait plus qu'une station à faire. C'était dans ces situations qu'il lui arrivait de s'accorder le droit de repenser un peu à sa vie d'avant, à tout ce qu'elle avait eu d'agréable avant de se retrouver ici, dans cette rame de métro en fin de soirée. C'était idiot, elle le savait bien. Cela faisait deux ans qu'elle avait quitté sa Zoé. Et elle ne devait sans doute même plus penser à elle. Elle ramena ses longs cheveux noirs sur l'une de ses épaules, et commença à les natter. C'était encore la seule chose qu'elle ne détestait pas trop chez elle. Elle entendait pourtant souvent dire qu'elle était jolie, qu'elle avait de très beaux yeux, un corps parfait, et toutes sortes de compliments qui auraient dû lui faire plaisir si seulement ceux qui les proféraient avaient eu des intentions plus nobles à son sujet. Enfin, il fallait faire avec, il semblait qu'il n'y avait rien à attendre de plus dans son quotidien. Quant à ce qu'il lui revenait du passé, il fallait s'en accommoder de la même manière, admettre qu'il n'en restait plus que des ombres, et qu'elle était seule à présent.

Elle ressortit de la rame en s'accordant de repenser une dernière fois à ce délicieux prénom, celui de Zoé, qui rimait avec des jours un peu moins tristes. Puis elle essaya de se convaincre de nouveau que même Zoé l'avait oubliée, qu'il n'y avait plus personne pour se souvenir de son vrai prénom, et qu'à bien y réfléchir, c'était tant mieux.

De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : à quoi crois-tu ? Et qui le premier répondit : à moi ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : à rien.

MUSSET *La Confession d'un enfant du siècle*

Quelle bêtise d'être venue à cette fête ! Zoé martelait cette pensée dans sa tête, et cherchait en vain une porte de sortie. Mais elle restait, faute de courage pour partir en claquant la porte comme l'envie l'en démangeait. Pour calmer ses nerfs, elle reprit plutôt une boîte de biscuits apéritifs qu'elle se mit à manger avec acharnement. C'était la deuxième boîte de la soirée. C'était idiot, mais ça l'occupait.

Elle était venue à cette fête sans vraiment réfléchir. Elle avait travaillé un mois entier comme caissière au supermarché du quartier ; elle y avait vaguement sympathisé avec Sonia, une collègue de son âge ; Sonia avait organisé une fête chez elle et l'avait invitée ; Zoé avait accepté sans réfléchir ; maintenant elle regrettait.

Au début, elle avait quand même eu la surprise de retrouver d'anciens élèves de son lycée, ça lui avait permis de parler un peu, de ce qu'elle devenait, et de poser des questions ; elle avait déjà oublié les réponses précises, mais ça ne faisait rien. Elle s'était souvenue au cours de la conversation qu'à l'époque où ils passaient le Bac, ils ne s'étaient jamais vraiment parlé. La nuit allait être longue.

Hormis ces deux-là, Zoé connaissait Sonia et une autre fille du Franprix, Clémence. Sur vingt-cinq personnes, ça ne faisait pas beaucoup. Dans l'ultime espoir de trouver un autre loisir que le pillage du buffet, elle s'approcha de Clémence, en grande conversation avec deux inconnues.

-Salut...

Les deux autres filles, déjà ivres, ne la regardèrent même pas. D'accord, Clémence n'était pas une amie, pas même une connaissance. Zoé resta néanmoins, faute de meilleure compagnie.

-Ce mec était trop con !

C'était la seule phrase cohérente qu'elle parvint à saisir de la conversation à laquelle elle s'était jointe, et Zoé hochla la tête en signe d'approbation totale.

À ce moment-là, ça lui revint, soudainement : pour la première fois, elle était à une fête sans Rhéa. Avec Rhéa, les choses étaient plus simples : elles partageaient se cacher d'un commun accord lorsque les autres les insupportaient. Maintenant, elle ne pouvait plus partir ; Rhéa n'était plus là pour l'aider à s'enfuir.

-Zoé !

Il était de retour ! Qu'est-ce qu'il lui voulait ?

-Oui ?

-Tu bois pas ?

Il avait des yeux vitreux. Elle articula, simplement :

-Non.

À ces mots, il éclata de rire.

-Tu devrais, si, si... tu devrais.

Il en héla d'autres, ceux qui étaient restés dans le salon, qui s'approchèrent.

-Fais comme nous ! Picole un coup ! Tu vas voir, ça va aller vachement mieux après !

Zoé avait envie de répliquer qu'elle allait très bien et qu'elle voulait juste rentrer se coucher, mais déjà on lui tendait un verre, plein d'une liqueur aux relents qui ne l'attiraient pas du tout.

-Zoé, Zoé, Zoé...

Elle tenait son verre d'une main hésitante. Un groupe déjà s'était formé autour d'elle, scandant son nom avec enthousiasme. Zoé ne reconnaissait personne de ceux qui l'encourageaient.

-Pourquoi je boirais ça ?

C'est le même garçon qui répondit :

-Pour que tu oublies de faire la gueule !

C'est donc ainsi, pensait Zoé, que je devrais m'amuser à mon tour. Mais elle ne céda pas facilement. Jamais elle n'avait joué au jeu de la cuite. L'alcool pour elle rimait avec la coupe de champagne à Noël, entre sa mère et son grand-père. L'alcool c'était aussi Rhéa, la terrible et si attachante Rhéa qui se brûlait la gorge de ces liqueurs malsaines, jusqu'à perdre le contrôle d'elle-même et commettre mille bêtises

regrettables... Et pourtant, Zoé le savait, c'était tentant ce soir, de braver les bonnes mœurs, d'entraver cette image de sainte qu'elle s'était façonnée, d'oublier enfin, d'oublier tout, de faire la gueule comme il disait, oublier l'année précédente, oublier l'année à venir, oublier Rhéa, oublier... Ne plus penser à rien et s'endormir l'esprit enfin apaisé. Pouvait-elle rêver de mieux ?

Elle but son verre d'un trait, comme ça, sans réfléchir. Elle le reposa sur la table. Le bruit fut sourd au milieu de la musique. Les autres chantèrent :

-Elle est des nô-ôtres...

C'était pitoyable d'en arriver là.

Puisqu'elle y était, elle se resservit, toute seule, alors qu'elle retombait peu à peu dans l'indifférence. La boisson était tellement écœurante qu'elle n'aurait pas su expliquer pourquoi, il lui fallait un autre verre. De nouveau elle l'avalait d'un trait. Là, elle venait de toucher le fond. Elle ne pouvait pas être pire à voir qu'en ce moment précis ; elle en était persuadée.

La nausée la prit rapidement d'avoir bu autant et si vite. Dans un élan de bon sens, elle se dirigea vers les toilettes, espérant qu'elle saurait garder un peu de dignité en ne laissant pas de souvenir sur la moquette en repartant. Avait-elle encore de la dignité ? Non, à la réflexion, c'était une simple question d'hygiène ; d'hygiène et de politesse, rien de plus.

Après la nausée, ce fut le tournis, le vilain tournis qui lui faisait si peur quand il frappait Rhéa. Elle s'effondra dans le couloir, contre la porte des W.C. Elle ferma les yeux. Elle attendit. Vinrent les effets recherchés par tous les autres : l'envie de rire, de danser, de se déshabiller. Il ne fallait pas, rageait-elle, je ne veux pas ! Elle n'aurait jamais dû venir... Elle était trop faible.

Il lui aurait fallu quelqu'un, n'importe qui, pour la relever, pour l'encourager à faire face. Pas Rhéa, puisque Rhéa était partie, quelqu'un d'autre, n'importe qui... Elle repensait aux paroles de cette fille, à propos de ce garçon qu'elle ne connaissait pas. Elle en connaissait un autre, elle pensait à lui de temps en temps, quand le manque d'amour qui l'oppressait devenait si insupportable qu'il lui fallait un souvenir pour lui tenir compagnie et fuir la morosité quelques temps :

-Gauthier...

Elle s'aperçut qu'elle l'avait appelé tout haut. Tant pis, il n'y avait

personne pour l'entendre. D'ailleurs c'était un joli nom qu'elle n'avait pas prononcé depuis longtemps. Elle repensa aux anciens élèves du lycée qui s'énermaient dans le salon autour de l'ordinateur. Peut-être avaient-ils de ses nouvelles. Elle se releva et retourna les voir.

-Eh, toi !

Il lui adressa un curieux sourire auquel elle ne prit pas garde :

-Tu te souviens, toi, de Gauthier ?

-Petigny ?

-Lui-même.

-Ouais, bien sûr, on était à l'école ensemble. Je jouais au foot avec lui. Pourquoi ?

-J'aurais voulu savoir ce qu'il était devenu...

-Moi, tout ce que j'ai suivi, c'est jusqu'au divorce de ses parents. C'était gai. Il paraît que son père avait carrément fait un gosse dans le dos de sa mère, t'imagines ?

-J'en ai entendu parler, soupira-t-elle, lasse de cette histoire qui avait circulé dans toute l'école pendant des semaines. Après, il a déménagé à Paris...

-Oui, je l'ai perdu de vue à ce moment-là.

-Moi aussi, regretta Zoé, qui aurait tant voulu en apprendre davantage.

Elle hésita à lui demander pour Rhéa, mais une nouvelle fille vint les rejoindre, mettant fin à son dilemme en orientant la conversation sur autre chose. Zoé, qui n'avait aucune envie de l'écouter, entreprit de retourner au buffet, trouver de nouveau de quoi boire, autant par ennui que par désespoir.

Avant de sombrer, frappée par les vagues d'alcool, Zoé admit que l'ivresse lui enlevait la douleur causée par l'absence de Rhéa. C'est pourquoi elle but toute la nuit, cédant au plaisir de la tempête, c'était une aventure qui en valait bien d'autres pour chasser le quotidien. Elle avait un peu parlé avec cette fille, avant qu'elle ne tombe endormie dans le canapé ; depuis Zoé buvait, tout, n'importe quoi, ce qui lui tombait dans les mains, et ne pensait plus à Gauthier ni à personne. Elle ne savait plus à force si tout ceci avait encore une importance, de boire, de penser, de vivre juste pour se regarder vivre. Ses pensées s'arrêtaient à l'éventualité du prochain verre. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas été si insouciant...

Comme la nuit durait, ils avaient amené la musique jusque dans le salon, au milieu de ceux qui dormaient déjà. Un garçon que Zoé ne connaissait pas l'invita à danser. Elle accepta, et il se colla contre elle avant de l'entraîner au centre de la pièce, pour la faire tourner à peu près en rythme sur la chanson qu'ils écoutaient.

-Tu t'appelles comment ?

-Zoé, et toi ?

-Thibaud.

Il se pencha sur elle et l'embrassa longuement. Zoé ne se formalisa pas, mais en dix-huit ans d'existence, c'était la première fois que ça arrivait. Elle le laissa faire, cela n'avait pas d'importance, puisque plus rien n'en avait. C'était tout juste si elle prenait garde aux mains du garçon qui se faisaient baladeuses. Heureusement, Sonia vint à son secours ; elle coupa la musique, demanda à Thibaud d'aller en tripoter d'autres, et écarta Zoé de l'étreinte du garçon.

-Évite-le, lui conseilla-t-elle en l'éloignant vers un fauteuil, ce type-là ne pense qu'à une chose. Tu veux un verre d'eau ?

Zoé répondit non, et Sonia la laissa pour aller s'occuper d'un groupe qui aidait un garçon à vomir dans un saladier.

-Emmenez-le dans la salle de bains, j'ai une baignoire.

Il n'y eut soudainement plus personne dans la pièce, seulement ceux qui dormaient et Zoé, qui, par la fenêtre, vit le jour se lever. C'était le moment idéal pour partir discrètement. Zoé ne voulait pas dormir ailleurs que dans son lit, et il n'était pas si loin.

Vendue les mains vides, elle n'eut qu'à traverser le salon et le vestibule. Elle entendit la porte se fermer derrière elle. Non vraiment elle n'avait pas fait le bon choix en allant à cette fête. Elle était restée seule, et n'avait pas vraiment retrouvé ce qu'elle cherchait depuis maintenant trop longtemps. La solitude était restée.

L'air de la fin de la nuit lui fit du bien. Elle se mit à réfléchir, autant qu'elle le pouvait encore. Rentrer à cette heure-ci risquait de réveiller tout le monde chez elle. En plus, elle empestait l'alcool. Il lui faudrait se faire discrète.

Elle sortit de la rue de Sonia, arriva sur la place principale, qu'elle traversa. Elle l'avait rarement vue déserte, balayée par les rayons du soleil levant. Elle titubait, mais remonta la rue qui la menait au rond-point du centre-ville. Elle avait fait tant de fois ce chemin que ce n'était

pas quelques verres d'alcool qui risquaient de le lui faire oublier. Ce serait sans doute la dernière chose dont elle se souviendrait passés ses quatre-vingt-dix ans, le trajet du centre-ville à la maison de ses parents. Elle évita de tourner vers la route qui la menait tous les jours de l'année scolaire à la station de RER, celle qui permettait de rejoindre Paris en vingt minutes, et remonta encore deux rues avant de retrouver la sienne, en pleine zone pavillonnaire. Peut-être qu'elle allait réveiller tout le monde, mais tant pis, elle avait trop envie de se coucher, elle espérait dormir après une telle nuit et n'aurait pas attendu plus longtemps pour retrouver sa chambre.

La porte n'était pas verrouillée, apparemment tout était prévu pour qu'elle puisse rentrer sans déranger. Zoé se glissa dans la maison endormie et se faufila jusqu'à l'étage. Une fois dans sa chambre, elle tomba sur son lit. Pour son plus grand plaisir, elle s'endormit quelques minutes plus tard.

-Tu t'appelles comment ?

-Zoé. Et toi ?

-Rhéa.

-Comment ?

-Rhé – a.

-T'es nouvelle dans l'école ?

-Non, mais l'an dernier, j'étais dans l'autre classe.

-Je t'avais jamais vue.

-Moi non plus je t'avais jamais vue.

-Tu veux qu'on reste ensemble à la récréation ?

-Oui, je veux bien.

-Maman, est-ce que Rhéa peut venir à la maison mercredi prochain ?

-Zoé, tu sais que je n'aime pas beaucoup ses parents. Et puis ça les gêne toujours quand j'invite Rhéa, parce que je ne veux pas que tu ailles chez eux.

-Mais pourquoi ? Papa, pourquoi ?

-C'est vrai, ça, pourquoi ?

-Mais enfin, tu sais bien, toi, que ses parents se...

-Mais « se... quoi » Maman ?

-Finis ton assiette. Ce sont des histoires de grandes personnes.

-Ma mère, elle veut plus que tu viennes à la maison depuis que je lui ai dit que tes parents, ils se disputaient tout le temps.

-De toutes façons, mon père, il a dit qu'il fallait plus que je te parle. Parce qu'il aime pas ta mère. J'ai pas le droit de dire comment il l'appelle, mais c'est pas très poli.

-Moi, ma mère, elle dit que tu devrais aller voir un psy.

-C'est pas gentil de dire ça.

-Mais c'est pas moi qui le dit, c'est ma mère.

-Peut-être, mais c'est pas gentil quand même.

3

Toi qui sur le néant en sait plus que les morts.

MALLARMÉ "Angoisse"

Elle ne referma son livre qu'au dernier moment, lorsque la rame s'arrêta et que les premiers passagers commencèrent à descendre. Ils avaient tous le visage fatigué de ceux qui viennent d'achever une longue journée. Pour elle, le labeur ne faisait que commencer, elle essayait, comme à chaque fois de ne pas y penser, de se concentrer plutôt sur le visage de ces gens exténués, qui appartenaient à un monde qu'elle ne comprendrait jamais.

À 20h30, elle arriva dans un appartement qui n'attendait qu'elle, l'appartement d'un homme seul condamné à le rester. Il sentait l'alcool, lui, l'homme, son appartement aussi, sa grande pièce sale aux rideaux tirés, où elle était attendue. Il ne devait plus attendre personne depuis une éternité, sinon elle, de temps en temps. Il ne la salua même pas. C'était bien normal, on ne salue que ses amis, ses connaissances à la

limite, mais elle, pour lui, elle n'était rien. Un numéro de portable dans son répertoire, sans doute anonyme. Pour lui, elle n'avait pas de nom, elle n'était personne, et elle le savait très bien.

À peine la porte fermée, elle sait que cela va commencer. Le simple bruit de cette porte qui se ferme, de toutes les portes qui se ferment derrière elle, annonce, comme les trois coups au théâtre, le début de son humiliation. Aujourd'hui, elle la ressent, cette humiliation, face à ce qui l'attend. Il est trop vieux pour elle, il a quelque chose de repoussant, l'air de ne plus attendre d'être aimé, n'espérant qu'obtenir du plaisir en sa compagnie. Du plaisir, c'est bien tout ce qu'elle a à offrir.

Elle est de celles qui parlent peu, qui ne veulent pas parler, qui préfèrent encore tout ignorer de leur client ; garder seulement le souvenir tout juste dessiné d'un visage est déjà trop. Elle n'essaie pas non plus de les aimer, elle ne sait faire que les mépriser, quand elle y réfléchit, mais y réfléchir, c'est tellement fatigant qu'elle préfère encore ne pas y penser. Sa tâche ne consiste qu'à oublier. Oublier tout ce qu'elle sait de cet homme, faire comme si d'une fois sur l'autre elle avait laissé de côté tous ses défauts, et tenter de ne pas les retenir après chaque nouvelle fois. Elle aimerait pour cela qu'il lui suffise de fermer les yeux et de disparaître hors d'elle-même, le temps que cela durera. Oh, la délicieuse illusion ! Ne donner que son corps, qu'une enveloppe d'elle, lointaine et indestructible. Mais sa nudité frémit à l'instant même où elle se sent épiée, et son esprit en ressent tant de honte qu'elle ne peut que souffrir, souffrir et rêver d'un ailleurs tout le temps que cela devra durer. L'effort qui lui est demandé en est décuplé.

Elle ne peut pas s'enfuir, tant son corps est attaché à une trop douloureuse réalité. Mais ses rêves connaissent les meilleurs chemins pour s'imposer à elle, et savent la distraire suffisamment pour l'empêcher de pleurer. Les mots s'entrechoquent dans sa tête, restes encore vivaces de ses dernières lectures, elle les récite en silence, apprécie leur beauté, les admire parler d'elle et de tout le monde à la fois, parler d'elle comme si elle appartenait à l'histoire, comme si ce qu'elle vivait n'était qu'un leurre, et que tout ce qui resterait d'elle était écrit dans les livres qu'elle avait lus. Aimer les livres lui permettait de ne pas se satisfaire de la fragile illusion qu'elle aimait les hommes qu'elle fréquentait ; elle savait ce qu'était l'amour et elle savait qu'il n'y avait rien de tel à se donner ainsi seulement pour quelques billets à la

fin. Ce n'était que son travail, qui la ferait rentrer chez elle un peu plus tard que les autres, mais la mine aussi fatiguée qu'eux d'avoir sacrifié son énergie à servir des causes qui ignoraient jusqu'à son nom.

Son métier devait être plus ingrat qu'un autre, mais elle n'en connaissait pas d'autres pour se faire une opinion, elle se bornait à des idées reçues. Il lui semblait tout de même que les personnes autour d'elle promenaient moins de souffrance sur leur visage. Leur négation d'eux-mêmes devait être moins forte. Ou bien n'y avait-il pas de douleur plus grande que de laisser sa pudeur être guidée par la volonté d'un autre. Peut-être. Sa mélancolie perpétuelle devait bien avoir une origine... Mais le temps d'y penser, il en avait fini avec elle. Se voulant impassible, elle se redressa, alla se rhabiller, et pour la dernière fois, se retourna vers lui, ne regardant que sa main, qui lui tendit quatre billets dont elle s'empara sans faire de commentaires. Parfois, elle espérait presque que l'un d'eux refuse de la payer, pour l'humilier totalement, pour la dégoûter suffisamment, pour la faire réagir. Mais non, celui-ci paye, toujours. Elle ne le remercia pas, se contenta de hocher la tête pour confirmer que le compte y était. Enfin, elle rouvrit la porte, et se glissa au-dehors, où l'air était plus respirable. La porte se referma, elle était libre, et son premier geste fut de froisser les billets dans sa main, pour les entendre, pour entendre quatre-vingt euros gagnés en vingt-quatre minutes. C'était une maigre satisfaction, mais c'était toujours une bonne raison de sourire, un peu, avant d'oublier, jusqu'au prochain, à quel point le monde ne lui promettait rien.

4

Cette nuit encore, quand elle se réveilla brusquement, Zoé comprit qu'elle ne se rendormirait pas. Son radio-réveil la narguait déjà : trois heures du matin. Zoé était épuisée par ces nuits interminables à attendre de pouvoir se lever. Elle connaissait par cœur les gestes, et lança, sans plaisir, le disque qu'elle avait laissé dans sa chaîne hi-fi quelques heures auparavant. Au début, elle essaya de se concentrer sur les paroles, c'était un si bon exercice pour libérer son esprit et le laisser

ensuite vagabonder. C'est une ivresse si douce... Mais elle n'y arrivait pas. Ses pensées à cette heure en revenaient toujours au même endroit : dans dix jours, elle rentrerait en deuxième année de BTS Tourisme, retrouvait son lycée de l'an dernier, les couloirs mal éclairés, les professeurs qu'elle ne supportait plus, ses camarades de promotion... Elle s'émerveillait d'avoir tenu un an ; elle ne voyait pas où trouver la force d'affronter une deuxième année.

Voilà où elle en était ; elle comptait ses derniers jours de liberté, vivait de journées de cours et de journées à ne rien faire. Plus elle y pensait, moins elle dormait. Quand elle dormait, elle rêvait à des choses désagréables qui la poursuivaient au réveil, alors, peu à peu, elle s'était mise à détester la nuit, sa vieille amie de jeunesse. Elle n'annonçait pas grand-chose de bon, ne rappelait qu'à Zoé qu'elle était seule et qu'elle n'attendait plus rien.

Ces dernières semaines, elle avait perdu l'appétit, se nourrissait exclusivement de chips et de biscuits salés. Elle accomplissait encore quelques gestes réflexes : se lever, prendre sa douche, aller travailler, rentrer, manger, regarder par la fenêtre, lire un peu... Mais plus rien ne l'amusait. Elle avait dix-huit ans, presque dix-neuf, et aucune envie de connaître la suite. Si c'était pour passer sa carrière en tailleur beige sur une chaise en plastique à indiquer le chemin des toilettes aux touristes d'un musée local, elle pouvait tout aussi bien s'étouffer tout de suite avec son oreiller. Mais elle ne voyait pas non plus d'intérêt à la solution de l'oreiller ; elle se disait que généralement, on se suicidait pour des motifs un peu plus sérieux que la peur de ne jamais pouvoir rien faire de sa vie.

La nuit s'éternisait. Si encore ses parents n'avaient pas le sommeil léger, elle se lèverait et en profiterait pour faire des choses : ranger sa chambre, trier de vieux cours, oh non, surtout pas, j'ai encore une semaine devant moi, faire les poussières, les cours, enfin, les cours.

-Je n'ai pas envie d'y retourner, là, ça te fait plaisir de l'entendre ?

Elle aurait voulu pleurer mais les larmes ne venaient plus. Que le temps ne passe pas vite les nuits d'insomnie ! Ce que la lumière rouge du radio-réveil insupporte ! Elle pourrait au moins lire, mais ses yeux sont trop habitués à l'obscurité, elle n'a pas envie de les brusquer. Et puis elle n'a pas envie de lire, elle n'aime pas tellement ça. Elle occupe

ses journées avec de vieux magazines de mode, c'est une activité vraiment trop honteuse pour continuer à s'y adonner la nuit.

Non, ce qui l'inquiétait vraiment, c'était son impuissance à écouter le disque, à s'imprégner de la musique. C'était l'un de ses disques préférés, mais la mélodie l'effleurait à peine. C'était terrible.

Gauthier lui manquait, maintenant qu'elle s'était remise à penser à lui, à défaut de se remémorer tout ce qu'elle avait gardé de Rhéa. Elle s'était dit qu'à force d'y penser, elle arriverait à tolérer qu'il avait disparu et qu'il lui fallait orienter ses pensées vers autre chose que de vains souvenirs. Mais elle ne l'oubliait pas, elle se contentait de ne plus avoir la force de se le représenter, pour parler avec lui, pour le sentir près d'elle. Elle se sentait horriblement niaise de s'accrocher encore à ce si mince souvenir.

-Et tu crois que Gauthier, il m'aime ?

-J'en suis sûre !

-À quoi tu vois ça ?

- À sa manière de te regarder.

-Si ça se trouve, c'est toi qu'il regarde !

-Bien sûr que non !

-Pourquoi pas ? Tous les garçons de la classe sont amoureux de toi !

-De toutes façons, moi, je ne suis pas amoureuse de Gauthier. Il est pour toi, et rien que pour toi !

-Tu me le promets ?

-Je te le jure !

Le disque devenait bruyant.

Et puis il n'y avait pas que ça qui tourmentait Zoé, qui se retourna encore, faute de pouvoir s'occuper à autre chose. Non, ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était de ne jamais revoir Rhéa. Deux ans sans nouvelles depuis le quinze juillet, jamais elle n'aurait osé l'imaginer. Pas un signe, ni le moindre indice, le dernier contact remontait à l'avant-dernier quinze juillet, un appel téléphonique. Chaque fois qu'elle s'en souvenait, le cœur de Zoé se mettait à battre aussi vite que si elle réentendait les quelques mots de Rhéa. « Tu vas

me manquer, mais je dois partir. Sois heureuse Zoé, sois heureuse ». C'était tout. Prévisible pourtant, mais si brusque ! Zoé savait que Rhéa avait des problèmes, mais elle avait toujours pensé que si elle devait partir, elle l'aurait emmenée avec elle. Rhéa en avait décidé autrement. Elle l'avait abandonnée.

Elle avait cessé d'attendre un nouveau signe. Déjà, quand Gautier était parti, cinq ans auparavant, elle avait attendu pendant des mois, inutilement, une lettre, un appel, sans écouter Rhéa qui lui rappelait la vanité de l'entreprise. Aujourd'hui, Zoé n'attendait donc plus rien. Elle se permettait juste de croire que si Rhéa rencontrait de vrais problèmes, alors elle reviendrait vers elle pour lui demander de l'aide. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ; il n'y avait plus qu'à vivre avec quelques vieux souvenirs.

-Je peux jouer avec vous ?

-On ne joue pas, on discute !

-Bon, alors je peux discuter avec vous ?

-Pourquoi tu vas pas jouer avec tes copains plutôt ?

-Allez, je peux rester avec vous ?

-Fiche-nous la paix ! On n'a pas envie de te parler !

-Ben, enfin Zoé, il peut rester quand même !

-J'ai pas envie !

-Vous parliez de quoi ?

-Du film d'hier à la télé. Zoé l'a pas vu, ses parents veulent pas qu'elle regarde la télé en semaine, alors je lui racontais.

-Ah oui, je l'ai vu aussi. Il était génial, non ?

-Carrément !

-C'est dommage que tes parents te laissent pas regarder la télé...

-Je sais...

-On peut te le raconter à deux, comme ça, si Rhéa a oublié quelque chose, je pourrais compléter.

-Moi, ça me semble une bonne idée !

-Bon, d'accord ! Mais juste pour cette fois !

Mais voilà qu'en s'apercevant brusquement dans la glace, il ne s'était même pas reconnu ; il s'était pris pour un autre, pour un homme du monde, qu'il avait trouvé fort bien, fort chic, au premier coup d'œil.

MAUPASSANT *Bel-Ami*

Aidé du miroir, Gauthier achevait de donner à ses cheveux un petit côté ébouriffé, celui-là même qui plaisait tant à Charlotte, son ancienne petite amie qu'il venait de quitter dans l'après-midi. Quand il eut fini ce délicat exercice, il rajusta le col de sa chemise, passa son index sur sa joue fraîchement rasée, esquissa un rapide sourire de satisfaction, et quitta la salle de bains qu'il occupait depuis vingt minutes. D'un geste minutieux, il sortit le haut de son portable de sa poche. Dix heures vingt, cela lui laissait encore un peu de temps. Avec une nonchalance calculée, il se déplaça jusqu'au salon, passant par la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir une voiture. Mais la rue Paul Valéry était déserte. Il ne passait jamais personne dans cette rue...

Il tomba dans le canapé, ressortit son portable, rédigea un SMS à destination de François, rangea son téléphone et alluma la télé. Ce dut être le bruit qui attira sa mère, de la cuisine, où elle avait pris l'apéritif toute seule. Gauthier la regarda et nota sa nouvelle coloration blonde.

Elle avait beau être sa mère, il la trouvait repoussante.

-Tu ne sors pas ce soir ?

-Si, si, bâilla-t-il, j'attends François, il doit passer me prendre.

-Et tu rentres ici après ?

-J'en sais rien. Ça dépendra de l'heure.

Sa mère soupira.

-Tu peux me le dire que tu as une copine en ce moment.

Gauthier regardait l'émission, sans vraiment y prêter attention.

-Mais non, j'ai pas de copine...

-Oh, tu dis ça...

-Maman, s'il te plaît... Je regarde la télé !

Il désigna de sa main, qui tenait la télécommande, l'écran plat, dernier investissement de son beau-père, deux semaines auparavant.

-Est-ce que je te demande comment ça va avec Victor moi ?

Elle s'offusqua.

-Ce n'est pas pareil. Je suis ta mère, moi !

-C'est exactement la même chose.

Elle soupira de nouveau.

-Je vais te laisser, puisqu'apparemment, je gêne !

-Il est encore pas là Victor ce soir ? Il sort beaucoup sans toi en ce moment !

-Il travaille.

Elle était retournée dans la cuisine.

-On dit ça...

Il fut interrompu dans sa raillerie par la sonnerie électronique de son téléphone. François arrivait.

Gauthier se releva, passa dans le hall, enfila ses nouvelles chaussures, s'inspecta une dernière fois dans le petit miroir qu'il laissait toujours traîner sur le buffet, et claqua la porte derrière lui pour signaler qu'il était parti. Il s'énerma contre l'ascenseur qui mettait toujours un temps considérable à atteindre le troisième étage, et, une fois en bas, il retrouva le taxi qui l'attendait, avec sur la banquette arrière François, qui s'impatientait.

-T'as du fric cette fois, j'espère ?

Gauthier le rassura, il avait. François ayant en horreur les transports en commun, depuis que sa voiture était en réparation, ils ne circulaient qu'en taxi, même quand ils n'avaient, comme ce soir, qu'une poignée de rues à traverser.

-Ok, tu peux monter alors ! Il paraît que ça bouchonne ce soir, pour un peu je finirais à pied !

-Il fait trop chaud !

-T'as raison. J'ai eu Maxence, il vient aussi, avec Samuel, et Antoine. Et la copine d'Antoine. Flore, tu la connais ?

Il fit non de la tête.

-Ça va, elle est pas moche. Y aura aussi le trio Faustine, Johanna, Camille, et sa sœur là...

-Iris.

-Merci. Tu vois Charlotte ce soir ?

-J'aimerais mieux pas. C'est fini depuis cet après-midi.

Il eut un sourire gêné en répondant. François reprit :

-Je croyais que ça marchait bien entre vous...

-Elle est sympa, pas moche comme tu dis, et pas difficile à coller au pieu... Bref, elle m'emmerdait.

-Bon, j'osais pas te le demander, mais vu les circonstances... j'aurais le droit d'aller la consoler ce soir, si elle vient ?

-Mais autant que tu veux mon cher, autant que tu veux !

Cet excellent projet les fit rire tous les deux.

Quand enfin le taxi les déposa devant la boîte de nuit qui avoisinait les Champs, les deux garçons, qui avaient passé le reste du trajet à envoyer des SMS pour dresser la liste de ceux qu'ils auraient à rejoindre, entreprirent de retrouver quelques têtes connues. Il était convenu que François s'occuperait de la malheureuse Charlotte, et Gauthier de Margot, qui venait juste de quitter Xavier.

-Le malheur des uns, le bonheur des autres...

-J'ai une de ces envies de me mettre minable ce soir, lui confia François. J'ai rien foutu pour mon rattrapage de la semaine prochaine, j'ai pas un seul cours....

-Vu ce que tu as mis les pieds à la fac l'an dernier !

-Merci de compatir ! J'ai même paumé les photocopies que j'avais réussi à récupérer...

-Ne me fais pas croire que ça te perturbe réellement tout ça.

-Tu fais chier, toi aussi !

Leur conversation s'arrêta au moment où, entrés dans l'enceinte de leurs folles nuits, la musique recouvrit le son de leurs voix.

-Gauthier !

Camille, qui se tenait près de la porte, hurla lorsqu'ils passèrent à côté d'elle. Gauthier l'avait toujours trouvée affreusement quelconque, ses nouvelles boucles blondes n'arrangeaient rien. Les bises légères fusèrent. Gauthier n'aimait pas crier par-dessus la musique, et laissa Camille animer pour eux.

-Ça va ? Vous avez vu Johanna ? Elle m'a dit qu'elle viendrait, mais comme elle rentre de vacances aujourd'hui, en fait, je sais pas...

Elle s'égosillait pour se faire entendre. Les deux garçons, d'un commun accord, se contentèrent d'un mouvement de tête pour

transmettre leur réponse.

-Et ta sœur ?

-Elle aurait pas pu rentrer, elle a laissé tomber !

-On va dans un coin plus calme ? proposa François.

Tous trois se faufilèrent jusque dans un recoin, et retrouvèrent sur leur chemin deux de leurs comparses. Une fois assis, l'un d'eux se désigna pour les boissons. Le premier quart d'heure fut dépensé en SMS pour rameuter les quelques autres, qui arrivèrent au compte-gouttes dans les minutes qui suivirent. Ils burent beaucoup par la suite, des liqueurs sucrées et parfumées. Comme la musique était moins violente à l'endroit où ils étaient, ils pouvaient parler, mais n'avaient pas grand-chose à se dire ; ils attendaient d'être ivres. Camille avait retrouvé Faustine, ainsi que Johanna, qui débattait ses vacances avec de grands cris surexcités à propos des quelques garçons qu'elle y avait rencontrés, de la plage et du casino.

-Un soir, j'étais complètement bourrée, je me suis laissée embarquer... Je me suis réveillée avec cinq cent euros en moins dans le portefeuille ! Ma mère a piqué une crise ! Du coup, pour mon nouveau sac...

Elle punctua son anecdote d'un petit haussement d'épaule.

Gauthier remarqua vite Charlotte, avant qu'elle ne rejoigne le groupe. Il fit signe à François, qui comprit le message, se leva et partit l'inviter au bar. Gauthier attendait Margot, mais comme Xavier était avec eux, il commençait à émettre des doutes sur sa venue. Bon, ce n'était pas vraiment qu'il avait envie d'elle, ni pour une semaine, ni même pour une nuit. Mais il fallait bien s'occuper. Encore un mois avant la rentrée, et la chambre de bonne que louait pour lui son beau-père était déprimante pour une personne toute seule.

-Tu vois, le problème avec mes boucles, c'est que je peux pas tourner la tête, sinon, elle vont se déplacer, et ça va être horrible.

-C'est super pénible, je confirme, moi, sur la plage, j'étais tout le temps décoiffée...

Gauthier riait intérieurement de toutes ces fadaises. Camille était laide de toutes façons, et Johanna beaucoup trop friquée pour lui. Même s'il le taisait, il n'oubliait jamais qu'il ne devait cette nouvelle vie qu'au remariage de sa mère, cinq ans auparavant. Il lui était certains soirs curieux de se retrouver au milieu de ces gens, avec le sentiment de s'être trompé de trottoir ; d'autres fois il savait se contenter à merveille

de la situation. D'une manière générale, il espérait tout de même que ce remariage tienne encore un moment : l'alcool lui était bien agréable. Tiens, à propos de rupture...

-Xavier ? Ça va ? J'ai appris pour Margot...

Xavier avala son verre d'un trait avant de répondre.

-On se maintient, on se maintient...

À part qu'il tenait toujours aussi mal l'alcool et que cela se voyait, effectivement, pensa Gauthier, il se maintenait.

-De toutes façons, cette fille, je m'en fous.

Gauthier fit mine de comprendre.

-Ces nanas qui te causent de leurs chaussures pendant des heures, moi, ça me saoule.

-Moi aussi, tu sais.

L'œil lubrique de Xavier convainquit Gauthier en une seconde qu'il allait avoir droit à des confidences dont il se serait bien passé.

-J'ai rencontré une fille géniale la semaine dernière. Rien à voir avec...

-Oui ?

-Margot, ces filles, là...

Gauthier se demanda si l'ennui n'allait pas finir par avoir raison de lui.

-Tu t'en fous de ce que je raconte ?

-Pas du tout !

-Ah bon. Alors je continue. Tu vois, cette fille...

Il était déjà trop abruti par l'alcool pour finir ses phrases. Gauthier surmonta son ennui pour lui venir en aide, histoire d'en finir.

-Elle s'appelle comment ?

-Je sais pas...

-Non mais tu as seulement vu la tête de son nouveau mec ? Cette fille abuse !

La voix de Camille se faisait plus perçante au fur et à mesure que son verre se vidait.

-Je sais plus. Elle me l'a dit la première fois, je crois, mais je l'ai pas noté. Je crois...

-Si tu veux dégueuler, je t'accompagne, mais t'es gentil, pas sur la table. Je dis ça parce que tu racontes de plus en plus n'importe quoi !

-Mais non, mais non.

Gauthier s'impatientait, il aurait voulu que Xavier se perde en détails utiles sur Margot, sa propension à envoyer ou pas cinquante SMS par

jour, à attendre ou pas le prince charmant, et si elle était du genre à se contenter de coucher juste le temps de finir l'été. Xavier lui aussi s'énervait, mais l'alcool obligeant, il fut plus démonstratif :

-Tu m'énerves ! Je suis en train de te parler d'une putain de fille, et toi tu m'insultes.

-Ta copine actuelle, si je la connais pas, je m'en fous, et même si je la connaissais...

Là-dessus, Xavier se pencha sur Gauthier, le regard complice.

-Je te parle pas d'une copine, je te parle d'une fille que tu payes au début, et qui fait tout ce que tu veux avec toi ensuite. Tu vois le genre ?

Gauthier se dégagea.

-T'es dégueulasse ! Ça m'intéresse encore moins que tes histoires de cœur !

-Arrête, elle est super bonne. Tiens, regarde...

Il allait sortir son téléphone de la poche de son jean, et Gauthier était sur le point de l'en dissuader, quand François revint, vexé et sans Charlotte.

-Elle est frigide ton ex, elle refuse de changer de mec aussi rapidement !

Sur la banquette, il restait de la place à côté de Xavier, qui avait finalement dégainé son mobile, et fouillait dans ses archives avec avidité. François se rassit, jeta un œil sur l'écran.

-Gauthier fait le délicat, mais regarde-moi ça...

-Je fais pas le délicat, ça m'intéresse pas, c'est différent !

François se pencha un peu plus vers l'écran. Très vite, il fut pris d'un rire nerveux, qui alerta ses voisins.

-Hé, demanda Faustine, qu'est-ce que vous regardez tous les deux ?

-Oh, c'est pas pour les filles, répondit François sans lever les yeux.

Elle s'offusqua, en même temps que Camille.

-Vous, les garçons...

Elles retournèrent à leur conversation. Gauthier céda, par goût pour la provocation, et pour le plaisir d'entendre ses voisines pousser de nouveaux cris outrés, il demanda à Xavier de lui passer son téléphone.

-Fais-moi voir ça !

-Attends, je te la remets au début.

Il lui mit le téléphone dans les mains. Sur l'écran, une fille s'effeuillait, avec une sensualité parfaitement calculée. Il n'y avait pas de quoi rougir. Cela faisait juste hurler ses trois voisines.

-Toi aussi Gauthier ! Vraiment, vous êtes ignobles !

Sur l'écran, la fille recula un peu, pour faire apparaître son corps en entier. Même son visage. Surtout son visage. Ce visage...

Gauthier sentit finalement la chaleur lui monter aux joues, plongé dans les yeux de cette fille. Surtout ses yeux, pensait-il, ne pas regarder autre chose. Il venait soudainement de se souvenir qu'il avait connu autre chose que ces filles indignées de l'autre côté de la banquette. Tous ces souvenirs, qui revenaient, à cause d'une prostituée sur une vidéo amateur. Il avait dit « prostituée » ?

-Elle s'appelle comment ?

-Margot, répondit Xavier.

Gauthier ne releva pas. Il cherchait au fond de sa mémoire. Un prénom curieux pour cette fille étrange. Rhéa, pensait-il. Elle s'appelait Rhéa.

C'était surprenant comme il avait chaud tout à coup, dans tout le corps. Il rendit son portable à Xavier avant de voir la vidéo s'achever. Il était trop pénible de ne pas pouvoir douter de l'identité de cette fille. Tout comme il lui était pénible de se souvenir, si brusquement, de tout ce qu'avait été sa vie avant.

-Je sors. J'ai trop chaud et puis... j'ai besoin de fumer.

Personne ne le suivit. Ça l'arrangeait. Il voulait être seul, avec ses questions.

6

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées
LAMARTINE "*Souvenir*"

Quatorze heures douze. Une journée à ne rien faire passe toujours si lentement ! Zoé avait déjà pris sa douche, déjeuné, regardé un film et demi et mangé un paquet de chips. Vers quinze heures, Clara devait rentrer de ses vacances en Espagne, avec des amis. Zoé se réjouissait à

la perspective de passer sa soirée à entendre sa sœur clamer les mérites d'un pays auquel elle ne connaissait rien. En plus, quand elle parle avec enthousiasme, sa sœur est encore plus fatigante qu'à l'accoutumée. Il y a des gens comme ça, qui épuisent rien qu'à les écouter ; Clara fait partie du lot.

Il faisait chaud encore, si chaud. Clara aime donc parler, et encore plus s'écouter parler. En plus, elle revient de la plage, risque donc de rapporter avec elle quantité de sable qui crissera sous les pieds pendant plusieurs semaines.

Zoé pensait à toutes ces choses allongée sur son lit, les yeux dans le vague, tout en écoutant un vieux disque qu'elle n'aimait plus. Elle comptait le nombre de jours qu'il lui restait avant la rentrée ; puis refusait de faire le calcul. Elle aurait volontiers passé le reste de sa vie dans cette position flottante.

-De ma vie je n'ai encore rien fait de valable.

Elle se tut soudain, craignant d'avoir parlé trop fort. Brusquement, comme en colère contre elle-même, elle se redressa. Elle entendit Théodore qui regardait la télé dans la pièce voisine, insouciant à en être insupportable. Zoé monta le volume de la musique pour couvrir les bruits de son frère. Quatorze heures seize. Le temps ne passait vraiment pas vite.

C'était une phrase que Rhéa aimait bien répéter. « De ma vie je n'ai encore rien fait de valable ». Et Zoé, répétait, invariablement :

-T'exagères, on n'a que quatorze ans !

Machinalement, Zoé commença à regrouper les divers emballages qui jonchaient le sol, chips, gâteaux, résultats de ses longues journées d'ennui. Ils gisaient le long de son lit, sacrifiés à l'été monotone. De son pied qui dépassait de son lit d'enfant, elle rapprocha sa corbeille à papier. Ça y est, elle était lancée, elle rangeait.

Cette activité ne lui était pas plus gaie qu'une autre. Elle n'aimait pas sa chambre, parfaite modélisation d'un idéal de vie banlieusard qui ne lui ressemblait pas. La peinture bleue de son enfance et les posters de ses années collège étaient restés là, Zoé ne les voyait même plus. Elle déblayait, mais dans sa solitude, tout la ramenait à ses souvenirs.

Cet été, elle n'était pas partie. Elle avait un peu travaillé, et avait dépensé le reste de ses vacances à trainer lamentablement de sa chambre à la télévision du salon, dans de vieux vêtements qui

empestaient la transpiration. Il faisait chaud, cela suffisait à l'épuiser. Parfois, dans ses déambulations, elle croisait son frère, Théodore, qui suivait un itinéraire sensiblement différent, oscillant sans cesse entre l'écran de son ordinateur et le frigo de la cuisine. Ils se retrouvaient dans le couloir et s'adressaient de mutuels regards bovins. Lui vivait en ermite dans sa chambre depuis son entrée dans l'adolescence ; Zoé, après de vaines tentatives pour ressembler à Clara, avait finalement décidé deux années auparavant de suivre cet ambitieux modèle de réclusion à perpétuité derrière une morne face blafarde et apathique ; les dîners en famille en étaient devenus d'un gai...

Tout dans cette pièce lui rappelait Rhéa. Les peluches avec lesquelles elles avaient joué petites au fond de son armoire, quelques livres que Rhéa lui avait offerts sur l'étagère au-dessus de son bureau... En fouillant sous son lit, elle dénicha des billets de Monopoly. À douze ans, elles avaient eu une longue période pendant laquelle elles n'avaient juré que par ce jeu. Zoé se souvint d'une nuit en particulier, passée au pied de ce lit. La partie s'était éternisée, et Rhéa avait crié victoire à cinq heures du matin. Ce devait être cette nuit-là que les billets étaient partis se fourrer à cet endroit impossible...

Tout l'été, il n'y avait eu que sa mère pour tenter de sauver l'ambiance autour de la table, face à son mari qui n'avait jamais beaucoup parlé, et les deux mollusques qui lui servaient de cadette et de benjamin. Heureusement, alors que ses réserves d'énergie atteignaient un stade critique, Clara rentrait de vacances, ce qui allait naturellement faire remonter de deux crans l'effervescence de la maison.

En soulevant une pile de vieux manuels scolaires, elle retrouva sa photo de classe de quatrième. La photo la plus récente qu'elle avait de Gauthier. En plus, il fermait les yeux dessus. Ça ne faisait rien, elle avait rêvé des heures devant ce papier glacé.

-Quelle idiote j'étais, soupira-t-elle, avant de retourner la photo en se donnant pour mission de s'en occuper plus tard.

Et puis non, elle la retourna de nouveau. Elle voulait revoir Rhéa. À treize ans, c'était la seule qui paraissait jolie, débarrassée de toutes les tares de l'adolescence. Autant que Zoé se souvienne, Rhéa n'avait jamais été touchée par la moindre des imperfections. Toutes les filles de cette classe lui avaient jalosé sa beauté. Pour ce qu'elle en avait fait...

-Quel ramassis de connes, elles-aussi !

Elle se résolut finalement à garder la photo, et la remit en évidence sur son bureau. Elle resta ensuite un moment à se confronter au vide que son amie lui avait laissé. Comme si elle ne devait plus jamais la revoir, ne garder d'elle que cette image. Faire comme si toutes ces années passées en sa compagnie n'avaient jamais eu lieu. Comment se résoudre à une telle extrémité ?

Théodore leva encore un peu le son de la télé. Il ne lui restait que ça : un frère, des parents, une télévision, quelques vieux disques qu'elle ne prenait plus aucun plaisir à écouter, et une chambre en désordre. Il fut un temps où elle avait quelque chose à l'extérieur de cette maison, quelque chose qui lui donnait envie de sortir, qui valait la peine de saisir son téléphone, de bien s'habiller, de se plaindre ou non du temps qu'il faisait... Depuis une date incertaine, il n'y avait plus que du vide dans sa vie ; elle n'avait plus de point d'accroche, seulement quelques repères pour ne pas couler tout à fait. Le vide la terrifiait, tous les prétextes étaient bons pour l'éviter. Fermer les yeux, dormir puis rêver, avaient longtemps été les meilleurs des remèdes. Mais elle s'était lassée, déçue d'être chaque fois obligée de se réveiller.

Cette chanson, ça lui revenait, Rhéa l'adorait. Elle écoutait peu de musique, mais ce morceau, elles l'avaient écouté en boucle un après-midi entier. C'était drôle de l'entendre maintenant. Surtout que Zoé avait oublié l'existence de ce disque jusqu'à ce matin. Comment avait-elle pu ? Elle resta, immobile, à l'écouter, et à la fin de la chanson, elle revint près de son poste, et appuya sur la touche *repeat*. Le morceau reprit. Zoé recommença à ranger. Elle plia avec soin le linge propre, après l'avoir différencié du sale, et le rangea dans l'armoire qu'elle n'avait pas ouverte depuis des semaines. Quand ce fut fait, d'un même geste appliqué, elle commença à décrocher, un à un, les posters qui ornaient les murs. Son groupe de rock préféré de quand elle avait seize ans, des affiches de films, des photos découpées dans les magazines, mille raisons de se replonger sans cesse dans le passé. C'en était trop ! Elle enleva méticuleusement chaque punaise, puis les glissa toutes dans une boîte d'allumettes. En quelques minutes, il ne resta plus rien que la peinture bleue de son enfance, des premières nuits qu'elle avait passées dans cette chambre. Elle se rassit sur son lit pour contempler le carnage et réfléchir à la suite. Si elle décidait d'en payer la moitié, ses parents accepteraient peut-être de lui laisser mettre du nouveau papier-peint.

Elle choisirait du blanc ; son existence stérile ne s'adapterait qu'à cette fausse couleur, cette teinte qui refuse toutes les autres. Ce serait parfait.

Déjà, les murs nus, la pièce paraissait plus grande. Mais tellement vide, se disait Zoé, à l'image de sa locataire. Quelle belle réussite artistique !

Elle ne résista pas à l'envie de se rasseoir dans le coin de la pièce, là où le toit tombe et où il faut se recroqueviller même pour tenir assis. Elles avaient passé des heures à parler ainsi installées, en s'appuyant contre des coussins pour avoir moins mal. Elles se l'avaient volontiers, elles ne partageaient rien d'intéressant, seulement des bêtises.

-Je crois que je suis amoureuse de Gauthier.

-À quoi tu sens ça ?

-Quand je le vois, ça me fait quelque chose de différent. Mais tu ne lui dis pas surtout !

-Je te le promets !

-Je veux pas qu'il soit au courant !

-Pourquoi ?

-Ce serait trop facile sinon !

Elle avait ses propres conceptions de l'amour quand elle avait neuf ans. Il fallait être sûre avant de s'engager que l'histoire serait compliquée et incroyablement romantique. Il était parfaitement inutile de sortir avec un garçon déjà amoureux d'elle pour ne faire que s'embrasser dans la cour et subir les moqueries de ses camarades de classe. Fidèle à ses convictions, elle n'avait jamais rien dit à Gauthier. Une bien belle bêtise... Rhéa ne l'avait pas vraiment encouragée dans cette voie. Mais ce que Rhéa pensait de l'amour à neuf ans était encore pire que les lubies de Zoé, et ses conseils ne valaient pas grand-chose, même maintenant qu'ils avaient le parfum de la nostalgie. Non, dans ce coin de sa chambre, elles n'avaient échangé que des bêtises, il était futile de s'attarder davantage...

Entendant en bas le tumulte de sa sœur et de ses valises, elle se releva aussitôt. Il y avait d'autres voix aussi, celles des amis de Clara. Pour faire bonne figure, Zoé décida de descendre les saluer, attendant tout de même la fin de la chanson avant d'éteindre le poste. Ensuite, elle descendit. Elle savait qu'elle portait un tee-shirt sale et que ses cheveux pendaient lamentablement en mèches grasses, mais cela valait tout de

même mieux que de rester cloîtrée dans sa chambre, telle l'adolescente nihiliste de base, tel Théodore.

Dans la cuisine, sa mère sortait quelques cocos du frigo. Zoé lutta quelques instants avec elle-même pour retrouver les noms des trois individus qui accompagnaient sa sœur. Puis elle renonça.

-Bonjour !

Sa voix était rauque, elle mit ça sur le compte de la poussière qu'elle venait de remuer. Elle regarda autour de la table. Sa sœur avait un coup de soleil sur le nez. Partout ailleurs elle était bronzée. Son père ne manquerait pas d'évoquer l'amusant contraste entre l'aînée et la cadette au dîner.

Les autres lui répondirent poliment, sa mère lui fit passer une canette.

-Alors... bon voyage ?

On lui répondit :

-Des embouteillages, mais heureusement, on n'a pas eu trop chaud.

Cette année, Clara portait les cheveux longs et rouges. Chaque fois qu'elle la regardait, Zoé ne pouvait s'empêcher de penser à quel point elles auraient pu se ressembler ; elles étaient sœurs après tout. Mais non, définitivement, Zoé avait échoué et Clara avait réussi. Elle était déjà lancée dans le récit de son séjour inoubliable, et ses amis, derrière elle, confirmaient chacun de ses dires avec un enthousiasme égal. C'était assommant.

-On va vous laisser. Mes parents m'attendent. Merci pour les boissons !

Bientôt elles se retrouvèrent toutes les trois dans la cuisine, la mère et ses deux filles.

-Vous avez eu beau temps ici ?

-Chaud, répondit Zoé.

-T'as fini le boulot ?

-La semaine dernière.

Il faisait plus frais dans la cuisine que dans sa chambre, ce devait être l'effet du carrelage. Mais décidément, la compagnie des deux autres n'avait rien de distrayant. Zoé avala les dernières gouttes de sa canette, et quitta la pièce. Elle se traîna jusqu'au salon, moite, et s'affala dans le canapé. Sa mère avait laissé un tas de vieilles revues féminines sur la table basse. C'était parfait pour l'occuper jusqu'au dîner. Elle s'empara de celle qui se trouvait le plus à proximité d'elle, et se plongea dedans sans aucun enthousiasme. Elle s'ennuyait.

Il y avait presque une étude sociologique à faire sur le sujet : c'était la deuxième fois qu'on lui demandait de se rendre dans le XVI^e arrondissement, et son nouveau client l'avait, autant que le précédent, convoquée au milieu de l'après-midi. Ou bien c'était une habitude bourgeoise de faire ce genre de chose si tôt, ou bien c'était juste que quitte à lui faire traverser la capitale en métro, le destin trouvait amusant que ce soit aux heures les plus caniculaires de la journée.

L'immeuble la changeait des hôtels minables et autres ruines qu'elle fréquentait habituellement. Ici, il y avait du parquet ciré, et des dorures au plafond. Au moins, pour la visite, le déplacement valait le détour. Pour le reste, elle n'était pas sûre de revenir. Elle avait accepté pour cette fois parce qu'elle n'aimait pas dire non, comme ça, par téléphone ; elle craignait de trop dire non et de ne plus avoir le courage de redire oui, à la longue. Pour ce qui était de continuer ses escapades à l'autre bout de Paris, elle aviserait tout de même, à l'occasion.

Il lui avait dit troisième étage. Elle voulut prendre les escaliers, par habitude, mais se ravisa, troublée à l'idée qu'elle pourrait y croiser un autre habitant de l'immeuble. Elle prit donc l'ascenseur, avant de se rendre compte que si quelqu'un d'autre décidait de l'emprunter, elle se retrouverait forcément nez-à-nez avec lui, sans aucune possibilité de fuite. Elle n'arrivait pas à s'expliquer ce qui la troublait autant dans cette idée. Pour se convaincre qu'elle s'inventait des histoires, elle se regarda dans le miroir. Mais son reflet donna raison à ses craintes : décidément, elle faisait tache dans cet environnement de luxe, avec son short usé et son sac en toile. Si elle se reconvertissait en pute des beaux quartiers, il lui faudrait penser à revoir intégralement sa tenue. Elle en était indécente de pauvreté.

-Bon, de toutes façons... Je ne viens pas pour me faire admirer.

Elle haussa les épaules, tourna le dos au miroir, et sortit sur le palier. Elle sonna à la porte « à droite de l'escalier » et attendit.

Le garçon qui vint lui ouvrir avait à peu près son âge, et rougit aussitôt qu'il la vit.

-Génial, pensa Rhéa, encore un qui n'a jamais vu une fille de sa vie. Le

prochain quart d'heure s'annonce réjouissant...

Comme il n'osait rien dire, elle demanda :

-C'est bien toi qui m'a téléphoné ?

-Oui, oui... c'est moi.

Gauthier se maudissait en lui-même. Cela faisait deux heures qu'il préparait mentalement cette entrevue, et maintenant qu'il l'avait devant lui, il n'arrivait plus à articuler le moindre mot. Et pourtant il en avait vu, des filles aussi court vêtues, mais elle, c'était différent. Il ne savait expliquer pourquoi, mais la vision de ses jambes et de ses épaules lui faisait perdre tous ses moyens.

-Je peux entrer ?

Elle avait la voix cassée, une voix de fumeuse. À part ce détail, elle n'avait pas changé.

-Oui, bien sûr !

Il s'écarta pour la laisser entrer. À ce stade-là, elle ne l'avait toujours pas reconnu. Il fallait qu'elle lève de nouveau les yeux vers lui, sur n'importe quel prétexte. Il chercha.

-On t'a déjà dit que tu... étais ponctuelle ?

Il aurait voulu rattraper ses mots, mais c'était trop tard. Enfin, surprise sans doute par la profonde stupidité de la question, elle releva la tête.

-Non, jamais. On va par où là, parce que c'est grand chez toi...

Plus il parlait, plus elle le trouvait passablement idiot. Et puis il restait là, les bras ballants, à tenir la porte...

-Tu peux refermer tu sais.

-Ah oui, pardon.

-On va dans ta chambre peut-être ?

-Hé, me parle pas comme si j'étais débile, d'accord ?

Elle eut un haussement de sourcils qui en disait long. Il soupira. Puisqu'elle n'avait pas daigné le reconnaître, il allait falloir lui expliquer la situation.

-Écoute, je t'ai pas fait venir pour ce que tu crois...

Nouveau haussement de sourcils.

-J'ai du mal à trouver les mots...

-Tu as besoin de te détendre. Viens, on va dans ta chambre...

C'était qu'il commençait à l'énerver avec ses bégaiements !

-Allez, viens !

Elle lui tendit la main. À court d'idées, Gauthier s'en empara et la conduisit dans sa chambre. Innocemment, il pensa qu'il trouverait mieux à lui dire une fois là-bas.

Les rideaux de la pièce étaient tirés. Tout portait à croire qu'il l'attendait. Néanmoins, il n'osait pas faire le moindre geste vers elle. Il aurait préféré continuer à parler, mais l'inspiration lui manquait, indéniablement.

-Décontracte-toi, ordonna-t-elle. Assieds-toi, là, sur le lit, et laisse-moi faire !

Elle le poussa légèrement, comme pour lui faire mieux comprendre ce qu'elle lui demandait. Sa douceur était factice, Gauthier sentait bien à quel point elle devait le juger demeuré. Il éprouvait un terrible sentiment de gêne et de colère face à cette fille qu'il voyait se déshabiller dans la pénombre, sans savoir pour qui il était gêné et contre qui il était en colère. Finalement, il laissa échapper :

-Allez, arrête ce cirque ! Je t'ai pas fait venir pour ça...

Il vit sa silhouette s'immobiliser brusquement. C'était le moment d'avouer.

-Je pensais que tu me reconnaîtrais. Je suis désolé. Je ne sais même pas pourquoi je t'ai fait venir. Je voulais juste... te revoir...

-On se connaît ?

Sa voix avait un tout autre ton, qui mêlait la surprise et la peur. Au moins un bon point pour lui : il reprenait le dessus. Il étouffa pourtant un rire nerveux. Il ne s'imaginait pas lui annoncer comme ça : « Bien sûr, c'est moi, Gauthier » et feinta donc :

-On était à l'école ensemble. Tu te souviens pas ?

-Il fait noir, je vois pas ton visage.

-J'allume la lumière ou on joue aux devinettes... Rhéa ?

Il y eut un temps de silence avant qu'il ne l'entende répondre :

-Je crois que je préférerais partir sans savoir. C'est un peu gênant, tout à coup...

-Je sais, je ressens la même chose. Je suis désolé, j'aurais jamais dû te faire venir.

-Non, c'est pas grave. Tu aurais dû me le dire plus tôt, c'est tout. Là, je me sens... idiote.

Le silence se fit de nouveau.

-Tu veux que je m'en aille ?

-Je t'ai pas appelée pour coucher avec toi. Si tu veux partir, vas-y.

-Non, c'est trop bête ! Dis-moi comment tu t'appelles !

-Tu veux savoir finalement ?

-Oui, ça n'a pas tant d'importance...

-Je vais te montrer que je peux être arrogant moi aussi : tu as un interrupteur juste à côté de la porte !

Il vit son ombre se déplacer de quelques pas. Il y eut un dé clic et la lumière se fit. Rhéa regarda cette fois son interlocuteur bien en face, avec une certaine curiosité. Cette situation avait quelque chose d'étrange. Lui, il était resté assis, et la regardait fixement dans les yeux, totalement crispé. Au lieu de chercher à mettre un nom sur un visage, elle se demanda ce qu'il avait à la fixer de la sorte. Au moment même où elle se rendit compte qu'elle était toujours en sous-vêtements, ce qui expliquait le trouble du garçon, elle le reconnut.

-Toi !

Elle ne pensa pas tout de suite à reprendre ses vêtements, mais d'un geste instinctif couvrit sa poitrine de ses bras. La tête lui tourna, subitement, mais Gauthier resta immobile. Rhéa cherchait ses mots, pour dire quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'elle puisse continuer à tenir debout. Elle n'osait pas le regarder de nouveau, tant la terreur l'avait envahie à le voir une première fois.

-Qu'est-ce que tu fous là ? Mais qu'est-ce que tu fous là ?

Gauthier n'osait ni se relever pour s'approcher d'elle, ni lui adresser la parole. Rhéa regardait fixement ses pieds, tremblant presque. Elle aurait voulu qu'il parle, pour une fois, mais il avait décidé de rester muet, de la laisser seule se débattre. Sans qu'elle s'y attende, ses yeux s'humidifièrent, puis ce furent les larmes ; une, puis deux, puis un sanglot, debout, au milieu de la pièce, la tête baissée, à ne savoir quoi faire.

Quand Gauthier l'entendit sangloter, il sortit de sa léthargie, se releva d'un bond et tenta de la prendre dans ses bras, l'air plus désespéré que jamais.

-Lâche-moi ! se débattit-elle aussitôt.

Il desserra son étreinte, et proposa avec cette spontanéité idiote qui ne le quittait plus :

-À boire, peut-être ?

Il fut étonné de la voir acquiescer d'un mouvement de tête, mais ça faisait toujours avancer les choses.

-Je reviens.

Il la laissa dans sa chambre un instant, finalement aussi désemparé qu'elle. Cela ne se passait décidemment pas comme il l'avait imaginé. Il avait pensé naïvement que Rhéa le reconnaîtrait aussi vite qu'il l'avait reconnue, elle. Et qu'ils auraient parlé. Il n'avait eu que cette envie, en l'appelant, de la retrouver et de lui dire : « Salut, ça faisait longtemps ». Mais non, elle avait pris les devants, l'avait mené dans son jeu à elle, il l'avait interrompue à temps, et maintenant, c'était elle qui piquait une crise parce que les choses en avaient été ainsi. Ce n'était tout de même pas de sa faute à lui ! Il soupira et se dit qu'à la réflexion, il lui était plus reposant de fréquenter des filles comme Charlotte, désespérément ternes, mais au moins parfaitement prévisibles.

Il trouva dans la cuisine une bouteille de whisky déjà entamée, sans doute par sa mère, et revint dans la chambre avec deux verres. Il trouva Rhéa assise sur son lit. Elle s'était rhabillée pendant son absence et finissait d'étouffer ses sanglots. Il lui donna son verre et alla tirer ses rideaux, pour éclairer la pièce d'une manière plus conviviale qu'à la lumière électrique.

-Rideaux tirés, reprit Rhéa, j'en conclus que tu envisageais tout de même de coucher avec moi.

Gauthier s'assit à l'autre bout du lit.

-Tu conclus mal ! C'est juste qu'à cette heure-ci, en plein été, le soleil cogne contre la vitre, et ça devient vite invivable.

-Tu es sûr de ce que tu racontes ?

-Sûr et certain, et je te conseille de boire tout de suite avant de te remettre à pleurer, ce qui m'embarrasserait beaucoup, honnêtement.

Elle but son verre à longs traits après avoir répondu : « Tu as raison », et le reposa, vide, sur la table de nuit. Gauthier siffla, admiratif.

-Jolie descente.

-Tu en ferais autant ?

-Moi ? Jamais ! Je crois que si je m'amusais à faire comme toi, il faudrait que tu me ramasses par terre deux minutes après. J'aurais l'air fin...

Rire lui coûta de laisser échapper encore quelques larmes, mais elle ne put s'en empêcher. Éclairé par la lumière du jour, il ressemblait

effectivement au Gauthier de ses souvenirs, à la fois gauche et pétri de bonnes intentions.

-Je suis désolée de me mettre dans des états pareils ! Je savais même pas que j'en étais capable...

-Eh bien moi, répondit Gauthier, je suis désolé de t'avoir mis dans cet état ! Puisque ça fait un partout, je te propose de parler d'autre chose, maintenant.

Il lui sourit. Ça commençait à ressembler à ce qu'il avait imaginé de leurs retrouvailles.

-Comment ça se fait... toi, ici ?

Il prit son temps avant de répondre.

-Ma mère. Fière manipulatrice. Quand mon père l'a plaquée pour une autre, elle est devenue un peu dingue. Je crois qu'elle voulait vraiment le lui faire payer. Elle a épousé mon beau-père, le propriétaire de cet appart, et on a déménagé. Je sais pas très bien comment elle a pu le convaincre au mariage. Ils bossaient ensemble, c'est tout ce que je sais. Et puis, je connais ma mère, quand elle veut un truc... Bref, remariage, et moi, pendant toutes mes années lycée, je me suis retrouvé à passer un week-end sur deux dans une H.L.M. pourrie de la banlieue ouest, chez mon père, à trimballer ma nouvelle dégaîne de grand bourgeois. Je lui faisais honte, c'est ce que ma mère voulait. Et puis un jour, ma belle-mère m'a bien fait comprendre qu'elle en avait marre de me voir me promener chez elle avec sur le dos l'équivalent de son mois de salaire, et j'ai plus remis les pieds chez eux. Voilà. J'ai changé de monde. Je ne m'en plains pas d'ailleurs.

-Encore heureux, je te traiterais d'imbécile.

Elle n'accueillit pas avec plus d'enthousiasme ce grand déballage dont seul François jusqu'à présent avait eu le privilège. Loin de s'en émouvoir, il demanda :

-Et toi ?

-Quoi moi ?

Il s'éclaircit la voix.

-Comment tu en es arrivée là ?

-J'ai pas très envie d'en parler. Mais je ne m'en plains pas non plus. J'y trouve mon compte plus que tu ne pourrais le croire.

-Tu habites toujours à...

-Non.

Il avala une gorgée. Décidemment, sa mère avait des défauts, mais en matière d'alcool, elle avait bon goût...

-Et alors ? Tu habites où ?

-On s'en fiche.

Il se souvint soudainement d'une des ruses favorites de la propriétaire de la bouteille qu'il venait de violenter :

-C'est que, vois-tu, je viens de t'offrir l'apéro chez moi et la politesse exige que tu me renvoies l'invitation. Aussi j'aimerais savoir comment m'y rendre...

Elle sourit du ton impérieux qu'il venait de prendre.

-Je crois pas qu'on aura suffisamment de choses à se dire le temps d'un deuxième apéro.

-Bien sûr que si ! Tu pourrais me donner des nouvelles des anciens du collège par exemple. J'aimerais bien savoir ce qu'ils sont devenus.

Elle soupira :

-J'en sais rien du tout, j'ai revu personne depuis des années.

-Je te crois pas, t'as au moins des nouvelles de...

-De personne !

Après un instant d'incrédulité, il reprit :

-Alors c'est officiel, il faut qu'on se revoie. On n'aura jamais le temps juste aujourd'hui pour que tu me racontes comment se sont séparées Zoé et Rhéa !

-Je n'ai aucune envie d'en parler, surtout à toi. Et puis je n'ai pas envie de te revoir non plus. J'ai changé de monde moi aussi.

-Il m'écœure un peu, ton monde.

-C'est pas toi qui t'y colles, répondit-elle nonchalamment, en se relevant. Je ferais mieux d'y aller, je pense.

Sentant qu'elle lui échappait, il la retint d'une phrase :

-J'aimerais vraiment te revoir en fait !

Elle s'énerma presque.

-Mais bon sang, t'as pas une copine ?

-J'ai plein de copines, répondit-il, et elles m'emmerdent toutes. J'aimerais bien changer d'air, tu vois ?

Non, elle ne voyait pas. Que l'on puisse avoir envie de la revoir, juste pour sa compagnie, elle en avait perdu l'habitude depuis si longtemps qu'elle ne comprenait pas Gauthier. Cependant, l'alcool la grisait, et plus encore cette proposition, soudaine, presque amicale. Comme cela la

changeait du sordide de ces derniers mois ! C'est donc en toute logique qu'elle s'entendit répondre :

-T'as mon numéro. Rappelle-moi demain. On en discutera.

8

Sa mère finit tout de même par l'appeler à table. Zoé fut la première assise, c'était peu dire qu'elle quittait son activité du moment sans regret. Clara, les cheveux encore humides, arriva quelques minutes après, puis il fallut de nouveau appeler Théodore pour qu'il descende enfin.

-Il me rendra folle, soupira sa mère.

Leur père entra discrètement et fut le premier à se servir.

-Il a vraiment fait chaud aujourd'hui ! C'était pas trop insupportable dans la voiture ?

-Non, il y avait la climatisation !

-C'est bien, mais ça pollue, reprit calmement sa mère.

-Tant pis ! Qu'est-ce que c'est, le blanc, dans la salade ?

-Du chou.

-D'accord.

-J'aime pas le chou, déclara Théodore en faisant son entrée dans la pièce.

-Bonjour toi, lui lança Clara. Tu as vu, je suis rentrée ! Je m'appelle Clara, je suis ta sœur..

Le garçon de quinze ans soupira mais ne répondit pas à la raillerie.

-Qu'est-ce que tu as fait de ta journée, lui demanda sa mère en lui servant une généreuse portion. Heureusement qu'on a Clara pour se souvenir que les jeunes d'aujourd'hui savent profiter de leurs vacances, parce que vous deux, à part passer vos journées dans vos chambres...

-J'ai fait du rangement aujourd'hui, protesta mollement Zoé, permettant à son frère de ne pas répondre à l'épineuse question.

-Aujourd'hui peut-être, mais alors pendant deux mois, à part aller travailler au supermarché...

-Tu as gagné combien d'ailleurs ? lui demanda Clara.

-Mille deux cent.

-Pas mal, c'est toujours ça.

-Ça t'a permis de voir du monde en tout cas.

Zoé répondit à sa mère par une grimace.

-Très drôle !

-Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? À ton âge, Clara partait faire du camping trois semaines en Normandie avec des amis du lycée. Et toi, rien !

-Si tu crois que j'ai envie d'aller passer trois semaines dans un camping miteux à me doucher à l'eau froide et à dormir dans une tente trop petite...

Zoé vit sa mère lever les yeux au ciel. Pour clore définitivement cette pénible conversation, elle déclara :

-Et puis, je suis allée à une fête, hier. J'ai pas fait que bouder dans ma chambre, comme tu dis...

-Oh maman, la coupa Clara, en rentrant, dans la voiture, en centre-ville, tu sais qui j'ai aperçu ? Mélanie ! Tu te souviens ?

-Ta copine de primaire ? La foldingue ?

-Précisément ! Elle avait une poussette avec elle ! C'est dingue non ? Pauvre gosse...

-Ces filles...

Leur mère soupira, et se releva pour apporter le plat suivant. Ce soir, c'était jambon-purée.

-Je suis vraiment heureuse, continua-t-elle, qu'elles n'aient pas eu une mauvaise influence sur vous. C'est comme ta copine, Zoé...

-Oui ?

Zoé fit mine de ne pas comprendre.

-Tu sais, celle qui s'est barrée de chez son père il y a deux ou trois ans... Complètement jetée comme gamine !

-Rhéa, c'est ça ? proposa Clara.

Le cœur de Zoé se serra douloureusement.

-Tu te souviens, toi, elle s'adressait à son mari, qui n'avait rien dit depuis le début du repas, de Rhéa ! Il fallait toujours que tu la ramènes chez elle à moitié bourrée à chaque fin de soirée.

Le père de Zoé haussa les épaules pour toute réponse, et Zoé le remercia silencieusement de ne pas surenchérir dans les accusations.

-Ce qu'il lui aurait fallu, à cette fille, continuait d'ailleurs sa mère, c'était l'internat. Elle avait besoin d'encadrement. De toutes façons, quand on

connaît les parents, la pauvre, elle n'y était pas pour grand-chose. Tu as de ses nouvelles ?

S'il y avait bien une chose que Zoé n'avait jamais, mais alors jamais supporté, c'était bien le ton condescendant que sa mère employait chaque fois qu'elle parlait de Rhéa. Zoé avait envie d'hurler, de crier à sa mère qu'elle n'y connaissait rien, qu'à chaque parole prononcée contre Rhéa, c'était elle qui en avalait toute l'aigreur, qu'elle ne se rendait pas compte et qu'elle lui faisait horreur à parler avec autant d'ignorance. Lasse, elle ravala ses cris, et répondit simplement, sans quitter les yeux de son assiette :

-Non, non...

Elle venait de comprendre qu'elle n'avait plus faim.

-Elle avait vraiment un air louche. Je me demande ce qu'elle est devenue. Elle aussi elle doit avoir un gosse à l'heure qu'il est. Peut-être même deux...

Disparaître aurait été, de même, une bonne initiative.

-Tu t'es fait des amis, toi, cette année, au BTS ? lui demanda Clara, la bouche à moitié pleine.

-Non, les filles sont connes, et les garçons sont encore pires !

Il fallait bien qu'elle passe sa colère sur quelque chose.

-Tu es difficile aussi...

Leur père tenta une entrée dans la conversation :

-Oui, tes amis, là, avec qui tu es partie cet été, tu les connaissais de ce BTS, c'est ça ?

-Oui. Comme quoi, il n'y a pas que des « connes » dans cette filière. Il y a aussi des filles très bien !

Théodore, à son tour, osa :

-Mais tu fais quoi cette année ?

Clara reprit son sourire plein d'ironie pour lui répondre.

-Vois-tu, petit frère, j'ai eu mon diplôme comme une grande, et depuis trois mois, comme je le répète à peu près à chaque repas, je tente de trouver un boulot dans la région de Versailles, où habite Éric, qui est, je te le rappelle, ton futur beau-frère, pour que l'on puisse prendre un appartement ensemble courant octobre, quand il rentrera de son stage au Canada. Comment va la vie sur Internet ?

-Je peux sortir de table ?

Zoé avait déjà replié sa serviette et n'attendait que le signal de sa mère.

-Si on passe sur le fait que tu n'as rien mangé, oui, tu peux.

-J'ai pas faim. Cette chaleur, ça me coupe l'appétit.

Elle quitta rapidement la cuisine, en colère contre elle-même pour cette attitude passive et puérole. Malgré ses dix-huit ans révolus, elle se comportait le plus souvent comme une adolescente de treize ans, ou plutôt comme l'idée qu'elle se faisait des filles de treize ans, mièvres et emportées. Elle se demandait souvent si cette attitude n'était pas seulement une tentative désespérée de rajeunir pour fuir, quelques années supplémentaires, les responsabilités qui la guettaient. Pour bien se conforter dans ce personnage d'adolescente en crise, une fois dans sa chambre, elle se jeta la tête la première dans son oreiller dans l'intention d'y bouder un long moment. Elle faisait la même chose au collège, mais depuis le temps, elle avait cessé d'y prendre tout plaisir. Elle voulait seulement oublier tout ce qu'elle venait d'entendre.

Oh, pensait-elle, que plus rien n'ait d'importance ! Que je puisse oublier tout ce qui a fait ma vie jusqu'à présent. Je ne veux rien connaître de plus que ce que je sais déjà...

-De ma vie, je n'ai encore rien fait de valable, répéta-t-elle pour elle seule.

-T'exagères, tu n'as que quatorze ans !

-C'est pareil ! Il y a des choses qu'on sent. Moi je sens que je serai « rien » toute ma vie. C'est ainsi. Pour l'instant, j'ai eu raison.

-Et puis arrête de boire comme ça ! Tu me dégoûtes !

-J'aime ça. Tu devrais essayer, ça ne peut pas te faire de mal.

-Se cuire pour se cuire, ça ne sert à rien !

-Moi je le tiens mieux que d'autres, regarde, lui, il dort déjà ! Tu crois que je peux rester dormir chez lui ?

-Non, il pourrait en profiter. Et puis mon père sera d'accord pour te raccompagner.

-Si je rentre chez moi dans cet état...

-Ta mère est pas là en ce moment ?

-Pas de nouvelles depuis quinze jours. Des fois, elle m'appelle, mais là, rien.

-Viens chez moi ! Tu dormiras dans mon lit, et moi par terre. Tu rentreras plus tard.

-Non, je veux pas déranger. Je vais peut-être aller chez Yoann...
-Oh non, ça je veux pas ! De ce que tu me dis de lui, je préfère pas t'imaginer passer la nuit avec, surtout dans ton état !
-Parce que tu crois sérieusement que c'est pas déjà arrivé, ce que tu crains qu'il m'arrive...
-Non... Rhéa !
-Je voulais juste voir ce que ça faisait !
-Mais il a profité de toi ! Il a vingt-deux ans en plus ! Ça me dégoûte...
-Y a rien à signaler. De toutes façons, j'en suis pas amoureuse, alors franchement, si tu crois que ça a de l'intérêt dans ces conditions...
-C'est les putes qui couchent sans amour.
-Eh ben... je finirai pute. Ça m'occupera !
-Mais tu dis n'importe quoi ! Arrête ! Arrête de boire !

On frappa à la porte de sa chambre. Décidemment, on ne pouvait jamais être tranquille dans cette maison !

-Entrez !

C'était Clara. La voir sur le pas de sa porte fatigua Zoé comme si elle avait eu à converser avec elle pendant deux heures. C'était une fille bien, elle en était persuadée, mais épuisante. Elle allait trop vite pour laisser sa sœur cadette la suivre. Zoé marchait loin derrière elle, piétinait même, tandis que Clara virevoltait sans cesse d'une activité à une autre. Même leurs visages exprimaient cette différence : Zoé avait les yeux bleus de son père, et ce même visage lisse qui la faisait passer pour une gentille même quand elle était en colère ; Clara avait les yeux bruns de leur mère, et une figure qui oscillait perpétuellement entre l'ébahissement et la joie exagérée. En découvrant la chambre de sa sœur, elle opta d'ailleurs pour la première option :

-Radical le changement !

Faute de réponse pertinente, Zoé lui demanda plutôt :

-Tu viens pour quoi ?

-Je t'ai ramené un cadeau.

Elle osa quelques pas dans la pièce, et posa à côté de Zoé un petit paquet. Zoé l'ouvrit et laissa tomber sur ses draps quelques bracelets colorés.

-Ils sont jolis, merci.

-De rien. J'ai pensé à toi quand je les ai vus dans le magasin. Je peux rester cinq minutes ?

Zoé s'écarta pour lui laisser un peu de place sur le lit.

-Merci, fit-elle en s'asseyant. C'est tellement bizarre pour moi de me dire que je vais bientôt quitter cette maison. Et toi, qui enlèves tous tes posters... On ne se rend pas compte qu'on grandit. Un jour, seulement, ça y est, on s'aperçoit qu'on a ses murs, son boulot, son chéri...

Zoé se demanda si elle était vraiment obligée de trouver quelque chose à répondre à cette déclaration d'une aussi grande profondeur, mais sa sœur reprit aussitôt :

-J'ai une demi-heure devant moi, ça te dirait qu'on aille faire du tri dans mon armoire ?

C'était peut-être la seule activité qui les rapprochait, une fois par an : Clara se débarrassait des vêtements qu'elle ne mettait plus et Zoé en profitait pour en récupérer une bonne partie. L'heure des courses de rentrée avait donc sonné. Sans émettre de protestation ni d'enthousiasme particulier, Zoé se releva et accompagna sa sœur dans sa chambre.

-Oh, Zoé, pourquoi est-ce que tu restes avec moi ? N'importe qui d'autre que toi m'aurait abandonnée depuis longtemps...

-Quand tu bois pas, tu sais très bien que je n'ai aucune raison de t'abandonner.

-Regarde, Gauthier est arrivé, enfin !

-Chut ! J'ai vu. Tu crois sérieusement que j'étais venue pour autre chose ?

-C'est ce soir, le grand soir, c'est ce soir ou jamais ! Demain il déménage ! Tu vas aller lui dire ce soir, que tu l'aimes, ou tu vas rester à faire ta tête de mule ?

-Je t'ai dit de parler moins fort, on va finir par t'entendre !

À peine entrées, Clara recommença à parler. Elle ne s'était tue que le temps de traverser le couloir dans le sens de la largeur.

-Je vais pouvoir te filer plein de robes, j'en ai repéré de nouvelles dans les magasins, beaucoup plus mon style. J'attends juste de recevoir des invitations aux soldes privés par Internet, elles sont un peu trop chères pour l'instant pour mon modeste budget...

-Ah...

-Au fait, je ne t'ai pas demandé : et toi, qu'est-ce que tu penses de mon emménagement avec Éric ?

-Rien de spécial, répondit Zoé le plus sincèrement du monde. Si vous êtes heureux ensemble, je suis contente pour vous.

Clara s'empara d'une pile de chemisiers sur son tabouret et la tendit à sa sœur.

-C'est tout ? Tiens, cadeau, je ne les mets plus depuis six mois...

-Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Ce sont tes affaires pas les miennes.

C'était drôle de dire ça en s'appropriant ses chemisiers. Ils seraient un peu grands pour elle, mais ça passerait relativement inaperçu pour peu qu'on ne la regarde pas de trop près.

-Et sinon, t'as un copain toi ?

Elle était à la recherche des robes promises.

-Pourquoi j'en aurais un ?

-Je sais pas, ce sont des choses qui se font à ton âge.

-Moi je m'en fous.

-Quel entrain ! Tiens, la voilà. En plus elle a rétréci au lavage, elle t'ira impeccablement. Tu devrais en profiter, ce sont les meilleures années de ta vie !

-C'est ça ! Tu les mets encore tes tee-shirts avec les boutons sur les côtés ?

-Non, tu peux les prendre. Et la veste ?

-J'aime pas les motifs.

-Comme tu voudras. Tu veux regarder les écharpes ?

-Je prends la bleue, et la orange aussi. Tu m'aides à porter tout ça dans ma chambre ?

Clara prit les vêtements qui dépassaient de la pile formée, Zoé prit le reste et elles allèrent poser le tout au pied de la commode de Zoé. À ce moment-là, le portable de Clara sonna : on l'attendait au bout de la rue. Avant d'abandonner sa sœur, elle lui glissa tout de même :

-Un conseil pour cette année : tu devrais penser à tomber amoureuse et à te faire des amis. Ça te changerait les idées.

Puis, fidèle à elle-même, elle partit sans refermer la porte. Zoé y alla elle-même, en repensant à ce qu'elle venait d'entendre.

-Je suis déjà amoureuse, marmonna-t-elle. Le souvenir de Gauthier me

convient à merveille. Quand je me sens trop seule, je n'ai qu'à l'imaginer à mes côtés. Ça, tu ne pourras jamais le comprendre, mademoiselle « j'ai vu que quarante-sept personnes aujourd'hui, au secours, je me sens mal » ! J'avais Gauthier et Rhéa, et j'ai toujours Gauthier et Rhéa. Il suffit d'avoir un peu d'imagination...

-Zoé ?

-Oui ?

-Il faut que j'y aille...

-Je sais.

-On peut se faire la bise ?

-Oui, si tu veux...

Oui mais Clara avait raison, puisque Clara avait toujours raison : elle avait besoin de se changer les idées. D'avoir quelque chose de neuf dans sa vie. Oublier Rhéa et Gauthier qui étaient partis il y a des années, revoir ses conceptions de l'amour et de l'amitié...

Oublier Rhéa et Gauthier ? Cette idée lui était terrible. Il lui fallait peut-être s'y résoudre pourtant. Elle regarda la photo qu'elle avait posée sur son bureau dans l'après-midi. Assurément, c'était le passé tout cela. Elle respira calmement et prit la résolution de la ranger dans avec toutes ses autres souvenirs d'un passé lointain, dans la boîte en métal du premier tiroir de son bureau. Elle ne contenait pas grand-chose, seulement des reliques arrachées aux albums familiaux, des photos de Rhéa quand elle venait passer le mercredi à la maison, et un portrait maladroit de Gauthier à dix ans, prise à son insu lors d'une sortie scolaire au château de Versailles.

C'était idiot. En ayant voulu se débarrasser d'une photo, elle en avait déterrées vingt autres. Elle les posa bien à plat sur sa moquette, une à une, côte à côte, et les regarda, rêveuse, pendant peut-être une demi-heure. Surtout celles de Rhéa, qui dataient de la fin du collège, ou du début du lycée.

-Bon, et maintenant que tu l'as enlevée, cette veste, tu peux me dire franchement comment tu t'es fait ces bleus ?

*-Zoé...
-Dis-le !
-Mon père.
-Faut que tu fasses quelque chose. Que t'en parles à l'assistante sociale.
-Pour quoi faire ? Pour que je sois placée en foyer, et qu'on puisse plus se voir. Non, ce serait pire que tout. Je préfère encore assumer ça.
-J'aimerais tellement t'aider...
-Reste avec moi. C'est déjà énorme d'arriver à me supporter comme tu le fais.
-Mais tu peux pas continuer comme ça ! Un jour, ça va dégénérer cette histoire !
-Parce que tu crois sérieusement que ça pourrait être pire que maintenant ?
-Moi ça me fait peur en tout cas. Il faudrait vraiment en parler à quelqu'un...
-Je te l'interdis ! C'est mes problèmes, et je les gère très bien toute seule ! Si un jour j'en ai marre, c'est toute seule que je déciderai de partir. Personne m'empêchera de rester tant que je veux rester ! Et puis parle d'autre chose maintenant ! J'aurais jamais dû enlever cette veste...*

Prise d'un sentiment qui ressemblait à de la rage, elle rangea soudainement toutes les photos dans la boîte en métal, qu'elle remit dans le tiroir de son bureau. Voilà. Elle avait tiré un trait sur le passé, s'interdisait symboliquement d'y repenser. Ce qu'elle en gardait ne valait pas la peine qu'on s'y intéresse. Il y avait tant à faire au lieu de ruminer toutes ces mauvaises choses... Aller dormir et repartir de bon pied par exemple. Ce qu'elle fit en se couchant presque aussitôt. Et en éteignant la lumière, afin de mieux se convaincre du bien fondé de son entreprise, elle se rendit compte que pour la première fois depuis longtemps, elle avait le sentiment d'avoir fait quelque chose d'utile de sa journée.

Cette soirée avait été interminable, ce devait être à cause de ce qui était arrivé dans l'après-midi, qui n'avait cessé de la préoccuper depuis. En rentrant chez elle, Rhéa commença par se déshabiller, intégralement. Une fois que ce fut fait, elle alla dans sa salle de bains prendre une rapide douche. Elle s'enveloppa ensuite dans sa serviette, et alla finir de sécher assise sur son matelas, à côté de son radio-cassette. Elle hésita un instant devant sa petite pile de disques, et se décida pour ce groupe de pop anglaise, celui qu'elle avait tant aimé au collège qu'elle s'était résolue à racheter le disque en s'installant ici. Cette nuit, elle ressentait le besoin d'écouter des chansons mélancoliques. En musique, elle n'avait jamais su se positionner en un juste milieu : il lui fallait toujours de jolies mélodies remplies de poésie et terriblement tristes ou des choses totalement indigestes mais au rythme néanmoins entraînant sur lesquels elle s'amusait parfois à esquisser quelques pas de danse pour elle seule. Après avoir lancé le disque, elle s'examina les jambes ; ça allait, la prochaine épilation pouvait encore attendre. Elle s'abandonna totalement à la musique le temps de la chanson. Elle ne comprenait rien à l'anglais, mais ça ne faisait rien, elle aimait les paroles d'instinct.

Son portable sonna. À contrecœur, elle baissa le volume de la musique, et extirpa son téléphone de son sac.

-Allô ?

-Rhéa ? C'est moi. Tu m'avais dit de te rappeler, alors, je te rappelle...

-J'avais dit demain.

-On est demain.

Elle soupira, assez fort pour se faire entendre de Gauthier.

-Soit.

-C'était par rapport à... On devait se revoir...

-Je sais. Ça me déçoit que tu n'aies pas changé d'avis.

-Non, j'ai pas changé d'avis...

Elle l'entendait mal, il y avait de la musique là où il était.

-Tu m'appelles d'où ?